

## Prologue

D'une petite main tremblante, Phoebe posa sa lampe de poche sur la table de nuit et s'enroula dans son drap jusqu'à ce qu'il la recouvre jusqu'aux oreilles. Ses joues la brûlaient déjà, mais elle choisit de l'ignorer et reprit son étrange opération avec la couette. Lorsqu'elle en eut terminé, elle avait du mal à respirer, mais elle se sentait protégée du monde extérieur, comme dans un cocon.

Elle demeura immobile un long moment, guettant le moindre signe de danger, entravée par cet état imposé de momification. Le sifflement ne tarda pas, d'abord léger, un peu comme quand sa mère lui collait un coquillage contre l'oreille, puis de plus en plus sonore, envahissant son cerveau au point de menacer de l'engloutir. Les bruits de pas se mirent enfin à noyer tout le reste – le tic-tac pesant de l'horloge de l'entrée, les voix étouffées qui filtraient à travers le plancher, même le sifflement du vent.

Dans sa chambre, tout était exactement à sa place : sa maison de poupée au toit amovible, sa coiffeuse blanche, avec son miroir en forme de cœur et sa collection d'échantillons de parfums, mais soudain, plus rien ne lui sembla familier. La faible lueur projetée par sa lampe ne suffisait plus à contenir sagement les ombres dans les coins de la pièce.

Elle se mit alors à produire d'étranges grognements, comme certains de ses camarades, à l'école. Plus elle haussait la voix et plus le terrible bruit s'atténuait. Et si elle agitait les yeux frénétiquement, les images dans sa tête finissaient par se brouiller, également.

La main plaquée sur sa bouche ne lui pinçait plus les joues aussi fort, et ces étranges paroles qui planaient dans l'air se transformaient en fées perchées sur des fleurs de pissenlit, si légères qu'en soufflant dessus assez fort, elle avait une chance de les chasser.

L'homme l'arracha à son cocon d'un geste brusque en gloussant face à ses vaines tentatives de défense. Elle se réfugia alors plus profondément encore dans son esprit et imagina son père. Dans sa tête, il portait son costume de travail et était grand et fort.

Elle aurait voulu l'appeler à l'aide, s'imaginant qu'il surgirait aussitôt pour lui venir en aide, mais sentant que hurler ne ferait qu'aggraver les choses, elle se mordit la lèvre pour se taire. Elle expliqua à l'homme qu'il pouvait prendre ce qu'il voulait dans sa chambre, tant qu'il la laissait tranquille et retournait auprès des autres, en bas. Cela ne fit que redoubler ses ricanements.

Le lendemain matin, marcher jusqu'à la salle de bains lui fit mal. Elle avançait lentement car son pyjama mouillé lui collait aux jambes. Elle retira ses vêtements dans un effluve d'urine, et le rouge lui monta aux joues. Sa mère lui retirerait une étoile à coup sûr.

Cette idée lui tira de douloureuses larmes.

# 1

J'ai rencontré Phoebe un jour triste et nuageux de mars 2009. Assise dans les locaux du centre de formation régional, je ne cessais de secouer mon téléphone dans l'espoir qu'il sonne et que l'on m'annonce qu'on avait quelqu'un pour moi. Entre deux placements, j'étais invariablement prise d'une agitation incontrôlable. Et dire qu'à cet instant précis, j'ignorais encore l'impact que cette petite fille allait avoir sur notre famille...

— Je vous conseille de garder une bonne collection de pierres dans votre cuisine, déclara notre tutrice pleine d'entrain dont le programme de la journée consistait à nous expliquer les meilleures techniques en matière de protection des adolescents toxicomanes. Comme ça, s'ils se fient suffisamment à vous pour vous demander un sac, vous penserez à en glisser une dedans.

Ellie, infirmière de profession, venait tout juste d'intégrer l'équipe de formateurs du centre. Cette blonde longiligne avait un succès indéniable auprès des assistants familiaux, en particulier chez les hommes : je n'avais encore jamais suivi de formation avec un tel taux de testostérone ambiant. De toute évidence, sa voix sensuelle, ses lèvres pulpeuses et ses talons aiguilles avaient rapidement fait le tour du réseau d'accueil du nord de l'Angleterre.

Le demi-cercle formé devant elle fut traversé par une enfilade de regards déroutés.

— Nous avons perdu l'une de nos ados, cette année, poursuivit Ellie. On l'a retrouvée avec un sac rempli de solvant encore fixé aux oreilles. Avec quelque chose de lourd à l'intérieur, le sac se serait probablement détaché de son visage lorsqu'elle est tombée dans les pommes. Ce drame aurait pu être évité, si sa famille avait réfléchi.

— Tant qu'on y est, on n'a qu'à leur filer des bons de réduction, histoire qu'ils n'aient pas à claquer leur propre fric pour s'acheter leur colle ! lança le Noir assis en face de moi.

Son sarcasme déclencha quelques ricanements dans la pièce.

Ellie dressa une main manucurée et, de l'autre, coinça une boucle blonde derrière son oreille.

— J'en déduis que ce que je viens de dire gêne certaines personnes ?

En jetant un œil autour de moi, je remarquai plusieurs femmes confirmer d'un hochement de tête. La plupart des hommes étaient vautrés sur leurs chaises, les jambes écartées, certains affichant même une expression rêveuse sur le visage.

— Notre devoir n'est-il pas plutôt d'empêcher tout simplement ce genre de geste ? lançai-je.

Les travailleurs sociaux encourageaient régulièrement les familles d'accueil à traiter les enfants qu'ils recevaient de la même manière que les leurs. Mais je ne me voyais assurément pas donner des sacs remplis de pierres à mes propres enfants, Emily et Jamie, histoire de les laisser se droguer en toute liberté sous prétexte que leur chère maman suivait consciencieusement les règles de sécurité...

Ellie esquissa un sourire tout en secouant la tête.

— Je sais que c'est dur à avaler, mais il en va de notre responsabilité de protéger ces enfants. Ce sont des jeunes

meurtris, et la plupart d'entre eux ont tout simplement besoin de quelque chose pour tenir debout. Si vous le leur refusez, ils ne feront que se renfermer davantage, et s'ils en viennent à devoir cacher leur addiction, ajouta-t-elle en remuant légèrement sa main délicate, alors le drame est imminent.

Après un buffet offert par la ville en guise de déjeuner, Ellie passa aux différentes drogues existantes et nous enseigna comment reconnaître l'attirail d'un toxicomane parmi des objets de la vie de tous les jours – des canettes de soda vides, par exemple.

C'était un sujet certes passionnant, mais je ne parvenais pas à me sortir de la tête ce qu'elle nous avait dit plus tôt dans la matinée. Comment un enfant pouvait-il en arriver à avoir besoin de se droguer pour survivre ? Serais-je capable d'atténuer cette douleur, de l'empêcher de se détruire à petit feu ? Cela me ramena à la raison pour laquelle j'avais décidé de devenir assistante familiale. Comme la plupart de mes collègues, c'était une véritable vocation.

Le reste du cours tint l'assemblée en haleine tout du long non seulement grâce au dynamisme d'Ellie, mais également à cause de la nature choquante de ses révélations. À nous tous, nous avons bien cumulé deux cents ans d'expérience, et pourtant, la plupart d'entre nous ignoraient que la dernière mode en matière d'automutilation consistait à introduire des comprimés de diazépam dans des plaies pour accélérer l'absorption du produit, ou encore que la disparition régulière de poubelles à roulettes s'expliquait par le fait qu'elles procuraient la cachette idéale pour inhaler des vapeurs de solvants.

On ne pouvait pas dire que ces quinze derniers jours de formation aient été d'un intérêt captivant, et cela faisait du bien d'entendre un discours qui donnait enfin à réfléchir. Ma concentration s'essouffla seulement en fin de

journée, et je me remis à tripoter mon téléphone, attendant le moment où il sonnerait. Mon dernier placement avait pris fin trois semaines plus tôt – un frère et une sœur qui étaient restés avec moi durant presque trois ans. Je ne m'étais pas encore faite à leur départ dans leur nouvelle famille, mais c'était les risques du métier... J'avais hâte de reprendre le travail ; c'était le meilleur moyen de gérer la douleur de cette perte. Après deux semaines de pause, j'avais donc accepté que l'on me remette sur la liste des places vacantes.

Il était fortement recommandé de prendre un peu de temps pour soi entre deux placements, histoire de reprendre des forces. On ne se l'imagine pas toujours, mais ce métier peut s'avérer épuisant, autant physiquement qu'émotionnellement. Nous profitons souvent de ces moments de pause pour suivre les formations imposées chaque année (six en tout), cela se révélant tout de suite plus compliqué avec des jeunes chez soi.

J'avais occupé ma première semaine à ranger la maison, à faire le jardin et à assister à quelques cours – toute occupation était bonne, tant qu'elle me détournait l'esprit des deux petits. Je me faisais du souci pour eux, et j'espérais vraiment que leur adaptation se passait bien. Quitter leur petit monde avait été un véritable bouleversement pour eux...

Lorsque des enfants sont adoptés, il est fortement recommandé que leurs anciens assistants familiaux endossent le rôle de « tata » ou de « tonton » afin de ne pas tout à fait sortir de leur vie.

Je craignais terriblement qu'ils aient la sensation d'avoir été abandonnés, et nous ne devions pas nous revoir avant trois semaines, afin de nous assurer qu'ils ne soient plus autant attachés à moi. Je m'accrochais alors à l'idée que je n'allais pas tarder à les revoir, heureux – je l'espérais – auprès de leurs nouveaux parents.

Cela faisait une semaine que j'étais sur la liste d'astreinte, me rendant disponible jour et nuit pour une éventuelle urgence. Jusqu'ici, c'était le calme plat, mais je ne quittais pas mon téléphone un seul instant.

Le coup de fil tomba à point nommé. Je venais tout juste de compléter ma grille d'évaluation, dans laquelle j'avais gratifié Ellie des meilleures notes pour chacune des dix catégories, et je retrouvais la brume sinistre du parking quand mon téléphone s'anima.

— Salut, Desmond !

Le cœur battant à tout rompre, je me glissai dans mon véhicule, l'appareil collé à l'oreille, me demandant si mon référent m'appelait pour une urgence ou simplement pour prendre des nouvelles.

Cela faisait sept ans que je travaillais pour l'agence Bright Heights, et l'on m'avait assigné Desmond dès le début. Par la force des choses, nous étions devenus amis, et il nous rendait très souvent visite, même si sa fonction ne l'obligeait à venir qu'une seule fois par mois.

Tout en écoutant cette voix teintée de temps à autre d'un fort accent écossais – même s'il avait quitté les Highlands adolescent –, je me surpris à espérer l'annonce d'un nouveau-né, même si je m'étais promis de ne plus jamais en accueillir après l'atroce séparation que je venais de vivre. Je saisis mon calepin et mon crayon sur mon tableau de bord et me mis à noter.

— C'est la police qui est allée la chercher à l'école. Ils devraient être chez toi dans la demi-heure. Tu seras rentrée ?

Je glissai la clef dans le contact, passai en mode « haut-parleur » et posai le Nokia sur mes genoux.

— Ça devrait le faire. J'aurai tout juste le temps d'expliquer la situation à Emily et Jamie.

Mes enfants étaient toujours ravis d'accueillir de nouveaux petits à la maison, mais je préférais les

consulter avant qu'une nouvelle tête ne débarque chez nous, histoire qu'ils comprennent qu'ils avaient eux aussi leur mot à dire.

— Autant que tu le saches, je ne pourrai pas être présent ce soir, Rosie, je suis vraiment désolé. Mais je passerai dans les jours à venir, c'est promis.

Nous nous souhaitâmes une bonne soirée et, au prochain feu rouge, je dressai mon calepin devant moi. La page ne contenait que mes notes toutes fraîches : « petite fille », « huit ans », « adorable ». Je ne quittai pas ces mots des yeux, sans même remarquer le changement de couleur au niveau du feu.

Avec le surmenage, les travailleurs sociaux avaient tendance à embellir la réalité pour placer les enfants plus facilement. J'avais appris au fil des ans à traiter ces premières informations avec prudence.

Un agent immobilier vous vendait une maison longeant une autoroute comme étant « à proximité des transports », et les services sociaux pouvaient décrire un ado difficile avec un sérieux penchant pour l'héroïne comme étant « dynamique et curieux ».

Un bruit de klaxon me tira de ma rêverie. Je m'excusai d'un signe de main, appuyai sur l'accélérateur et rattrapai la vieille fourgonnette blanche devant moi tout en m'apercevant dans le rétroviseur. Ces derniers temps, j'avais considéré mes boucles blondes comme une distraction parfaite aux rides qui commençaient tout doucement à se dessiner sous mes yeux.

Grâce à elles, les gens me prenaient pour une femme pleine de vitalité, alors qu'il n'en était rien. Mais aujourd'hui, avec l'humidité, j'avais l'impression d'avoir de la paille sur la tête, et mes rides étaient bien visibles. Avec une grimace, je coinçai mes satanés frisottis derrière mes oreilles, espérant avoir le temps de me faire un shampooing avant l'arrivée de Phoebe.

Je venais de passer le tunnel sous la voie ferrée et longeais une petite rue résidentielle parsemée d'arbres quand les premières gouttes tombèrent sur mon pare-brise. Le ciel gris n'annonçait rien de bon, et tandis que je déclenchais les essuie-glaces, une boule d'appréhension se forma dans mon ventre avant de venir se loger dans ma gorge. « Adorable » n'était pas un adjectif particulièrement inquiétant, alors pourquoi cette angoisse ?